



Chef-d'œuvre de Breton, *Nadja* offre l'un des meilleurs exemples de ce que le surréalisme a pu apporter de neuf à la littérature française de l'entre-deux-guerres.

Cette prose ne se laisse pas définir dans un genre précis. Écrit à la première personne, le livre appartient certes au genre autobiographique. Le récit central de la rencontre de Nadja relate en effet un épisode de la vie de Breton : Nadja a existé ; le poète l'a fréquentée en octobre 1926, et l'a revue ensuite jusqu'à son internement dans un hôpital psychiatrique en mars 1927. Elle n'en sortira pas jusqu'à sa mort en 1941. Créature faible, contrainte à la prostitution, elle fut aussi « l'âme errante » qui initia le poète à de nombreux mystères.

Mais ce récit s'enclasse dans le discours d'un narrateur qui pose à son occasion quelques questions fondamentales : « Qui suis-je ? » est celle qui ouvre le livre. Annoncée par un grand nombre de « faits-glissades » qui éveillent son attention sur les vacillements de la réalité autour de lui, la rencontre de Nadja est un « fait-précipice », un vertige dans lequel se perd le poète et qu'il cherche ensuite à déchiffrer.

L'épilogue propose un hymne à l'amour et à la beauté qui s'adresse à une nouvelle femme aimée. Breton a voulu ce livre « battant comme une porte ». Le lecteur, à travers une prose somptueuse, y découvre, sans les déchiffrer toutes, les énigmes que cachent les apparences de l'existence quotidienne.

Dessin de Nadja pour André Breton (collection Elisa Breton).

A. Breton : « Elle va la tête haute »

Après de longs préambules où sont décrits les signes annonciateurs d'un événement exceptionnel, Breton en vient au récit des journées passées avec Nadja. Au début de ce récit se place la rencontre. La jeune femme apparaît au cours d'une errance dans Paris, une de ces promenades sans but précis mais favorisant un état de disponibilité au « hasard objectif » qui fut un des exercices favoris des surréalistes (voir Aragon, *Le Paysan de Paris*, p. 333).

Le 4 octobre dernier¹, à la fin d'un de ces après-midi tout à fait désœuvrés et très mornes, comme j'ai le secret d'en passer, je me trouvais rue Lafayette : après m'être arrêté quelques minutes devant la vitrine de la librairie de *L'Humanité*² et avoir fait l'acquisition du dernier ouvrage de Trotsky³, sans but je poursuivais ma route dans la direction de l'Opéra. Les bureaux, les ateliers commençaient à se vider, du haut en bas des maisons des portes se fermaient, des gens sur le trottoir se serraient la main, il commençait tout de même à y avoir plus de monde. J'observais sans le vouloir des visages, des accoutrements, des allures. Allons, ce n'étaient pas encore ceux-là qu'on trouverait prêts à faire la Révolution. Je venais de traverser ce carrefour dont j'oublie ou ignore le nom, là, devant une église⁴. Tout à coup, alors qu'elle est peut-être encore à dix pas de moi, venant en sens inverse, je vois une jeune femme, très pauvrement vêtue, qui, elle aussi, me voit ou m'a vu. Elle va la tête haute, contrairement à tous les autres passants. Si frêle qu'elle se pose à peine en marchant. Un sourire imperceptible erre peut-être sur son visage. Curieusement fardée, comme quelqu'un qui, ayant commencé par les yeux, n'a pas eu le temps de finir, mais le bord des yeux si noir pour une blonde. Le bord, nullement la paupière (un tel éclat s'obtient et s'obtient seulement si l'on ne passe avec soin le crayon que sous la paupière. Il est intéressant de noter, à ce propos, que Blanche Derval⁵, dans le rôle de Soïange, même vue de très près, ne paraissait en rien maquillée. Est-ce à dire que ce qui est très faiblement permis dans la rue mais est recommandé au théâtre ne vaut à mes yeux qu'autant qu'il

1. « On est en 1926 » (note de l'auteur, 1962).

2. Cette librairie du journal du parti communiste français se trouvait alors au 120, rue Lafayette.

3. Breton avait été intéressé par la lecture, en 1925, du *Lénine* de Trotsky.

4. L'église Saint-Vincent-de-Paul.

5. Interprète de la pièce *Les Détraquées* de Pierre Palau, qui a été décrite auparavant dans le texte.

est passé outre à ce qui est défendu dans un cas, ordonné dans l'autre ? Peut-être). Je n'avais jamais vu de tels yeux. Sans hésitation j'adresse la parole à l'inconnue, tout en m'attendant, j'en conviens du reste, au pire. Elle sourit, mais très mystérieusement, et, dirai-je, comme *en connaissance de cause*, bien qu'alors je n'en puisse rien croire. Elle se rend, prétend-elle, chez un coiffeur du boulevard Magenta (je dis : prétend-elle, parce que sur l'instant j'en doute et qu'elle devait reconnaître par la suite qu'elle allait sans but aucun). Elle m'entretient bien avec une certaine insistance de difficultés d'argent qu'elle éprouve, mais ceci, semble-t-il, plutôt en manière d'excuse et pour expliquer l'assez grand dénuement de sa mise. Nous nous arrêtons à la terrasse d'un café proche de la gare du Nord. Je la regarde mieux. Que peut-il bien passer de si extraordinaire dans ces yeux ? Que s'y mire-t-il à la fois obscurément de détresse et lumineusement d'orgueil ?

André Breton, *Nadja* (1928), éd. Gallimard.